

Lacan Quotidien



N° 889 – Samedi 16 mai 2020 – 13 h 25 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Objections féminines

EN AVANT

Ce qui dans la psychanalyse interprète ? par Inga Metreveli

Renfort Covid en gériatrie : la psychanalyse appliquée au *care*
par Nathalie Jaudel

Charlotte Perriand et le divan Le Corbusier
par Aurélie Charpentier-Libert

LECTURES

Se taire par Alice Ha Pham



Ce qui dans la psychanalyse interprète ?

par Inga Metreveli

Pour une séance d'analyse, pas de critère de réussite ou d'exactitude : on peut seulement en dire qu'elle a eu lieu. Elle a eu lieu si elle a produit un certain effet, qui n'est pas calculable à l'avance. Souvent l'analysant sort de sa séance sans la moindre compréhension de ce qui s'y est passé ou en se demandant si quelque chose s'est produit. L'analyste ne dit rien, assis derrière le divan à l'extérieur du champ de vision de l'analysant, seul son souffle indique sa présence. Parfois un autre son se fait entendre : le grincement d'une chaise, le cliquetis des touches d'un clavier d'ordinateur, un claquement de doigts, un soupir, un bâillement... et pas un seul mot. Dans cette étrange affaire, la parole revient à l'analysant allongé sur le divan, invité à dire tout ce qui lui vient à l'esprit.

En effet, au début de l'analyse, de nombreuses idées viennent à l'esprit, mais, assez vite, l'analysant se heurte au fait qu'il ne peut pas *tout* dire. En outre, il a l'impression qu'il parle toujours d'autre chose et que, pour dire la *chose*, il ne trouve pas de mots. Il attribue d'abord cet impossible au temps limité de la séance avant de mesurer qu'il tient à la structure même du langage et à sa propre parole. Il s'agace de ne pas savoir combien de temps durera la séance, de ne pouvoir anticiper sur le moment où l'analyste l'interrompt, seul acte – le plus souvent – qu'il pose.

Sa souffrance est authentique et il s'efforce de trouver les mots justes. Il en cherche qui puissent la faire sentir. Pour « plaire » à son analyste, il cherche la parole sublime, farcie de concepts philosophico-scientifiques, l'impeccable formulation de sa pensée pour *dire correctement* ; il apporte avec joie de nombreux rêves, qui alimentent sa parole d'un matériel « tout prêt » pour la séance. Mais plus l'analyse avance, moins l'analyste manifeste sa présence. À la souffrance, il répond par un « hum ! » éloquent, il baille à entendre une

charmante tirade quasi scientifique, gigote impatiemment sur son fauteuil dès qu'apparaît un autre rêve transparent et bien bâti. Enfin, sa parole, si rare, ne s'entend pas là où on l'attend, et jamais ne vient la réponse attendue. C'est pourtant grâce à ce silence que l'analysant se fraie un chemin, franchit les abîmes de l'incompréhension, gravit les montagnes de son propre sens, et change inévitablement la structure et le contenu de ses énoncés.

Peu à peu, il commence à entendre ce qu'il énonce, notamment quand ses dits lui échappent, et c'est justement ici que la parole de l'analyste produit son effet. Il ne s'agit pas que des lapsus ou de la dénégation, par exemple lors du récit d'un rêve, le détail n'échappe pas à l'analyste, qui s'en tient à se faire gardien des formations de l'inconscient. Il s'avère que l'essentiel est toujours à portée, sous le regard de tous, à la façon de « la lettre volée » de Allan Edgar Poe. Alors l'analyste – c'est sa position qui à ce moment-là le permet – extrait de la parole d'analysant, du flot de signifiants au libre cours, les éléments cruciaux qui se répètent, qui se répètent à l'insu de l'analysant, puisqu'il ne sait pas lui-même *qui* parle.

« Vous dites que toutes les femmes sont bêtes, bêtes comme les animaux ? », prononce enfin l'analyste d'un ton grognon.

Eh bien, voilà ! La phrase, dite plusieurs fois dans des contextes différents, devient d'un coup convexe et lumineuse comme une enseigne de néon. La stupeur prive l'analysant de sa parole, la séance est coupée sur ce silence vibrant.

L'équivoque homonymique est devenue possible grâce au passage de la langue maternelle au champ de la langue de l'expérience analytique. Elle fait barrage à l'*automaton* de la parole, tout le discours grandiloquent s'effondre tel un plumage sans couleur, laissant apparaître, une fois tombé, une ossature au contenu ridicule. L'équivalence *femme-bête*, fondue dans la chaîne ordonnée des signifiants de la langue maternelle, est dorénavant soulignée et mise en italique dans le texte produit par l'inconscient : on ne peut plus l'occulter, ni masquer son absurdité derrière les signifiants. L'étonnant, dans cette affaire, est que l'effet n'est pas produit par la rencontre avec une autre signification qui générerait une jubilation, qui signerait la retrouvaille d'un « vrai sens », d'une vérité qui permettrait de s'exclamer : « Ah ! C'est ça la bonne réponse ! » Dès lors, d'où cet effet se produit-il donc ?

Effet de non-sens

Avant d'aborder les effets de cette intervention, on peut s'interroger sur ce *qui* interprète. « Sans doute s'est-on trop fasciné sur le *speech-act* de l'analyste » (1) ; on attribue à ses rares énoncés le statut d'une interprétation *vraie*, on lui suppose un savoir particulier sur son analysant. Dans le cas présent, si l'on s'en tient au niveau du sens, le psychanalyste ne met en œuvre qu'un savoir linguistique. Ne tirons pas la fausse conclusion que l'interprétation serait un langage particulier de l'analyste, son métalangage qui viendrait se surajouter aux énoncés de l'analysant.

Au contraire, c'est le produit de l'inconscient qui, structuré comme un langage, est au travail de « faire allusion, faire silence, faire l'oracle, citer, faire énigme, mi-dire, révéler » (2) – autrement dit, ne fait qu'interpréter, chiffrer et déchiffrer. Une telle conception de l'inconscient-interprète peut être rapprochée du travail du délire quand la rencontre d'un signifiant S_1 , énigmatique parce que sans signification préétablie, déclenche la recherche d'un

signifiant S_2 , capable de donner un sens au premier. Eh bien, dans ce laboratoire de production du savoir, l'inconscient n'a pas d'égal ; il n'a pas besoin de l'autre, analyste inclus. Voici pourquoi les interventions de l'analyste risquent de générer un nouveau flux de S_2 , au service du processus illimité de chiffrage. En effet, un tel signifiant, offert généreusement par l'analyste, pourrait aussi bien s'inscrire dans le système parfaitement rôdé de l'inconscient, qui, dans le meilleur des cas, l'engloutirait.

Mais alors comment, dans cette perspective, peut-on mettre des bâtons dans les roues de la production perpétuelle de sens qu'effectue l'inconscient ? La parole de l'analyste, même si elle donne une autre lecture de l'interprétation de l'inconscient, ne fait qu'élargir la toile des significations. Si le signifiant S_2 est impropre à tarir l'élaboration du sens, il ne reste à l'analyste qu'à « retenir S_2 , à ne pas l'ajouter aux fins de cerner S_1 . C'est reconduire le sujet aux signifiants proprement élémentaires sur lesquels il a, dans sa névrose, déliré » (3). Sa tâche consiste donc à isoler le signifiant de l'interprétation produit par l'inconscient, à le dégager de toute signification ; c'est-à-dire qu'au lieu de rajouter du sens, l'analyste fait coupure du rapport S_1-S_2 , opération qui soustrait du sens.

Quelles sont les conséquences de cette soustraction ? La fuite du sens n'est pas à négliger car elle permet une rencontre avec ce que ce sens localise et définit : la jouissance, attachée à ce signifiant unaire, qui subsiste par lui-même, hors tout champ sémantique. Ainsi la visée de l'acte analytique n'est pas la reformulation réussie du savoir inconscient, mais la révélation de cette jouissance.

Dans cette optique, la perplexité, qui surgit suite au dit de l'analyste, permet déjà de constater la coupure qui a été produite, dont le résultat était le dégagement du signifiant.

Femme-...

Qu'est-ce qui a opéré grâce à l'intervention de l'analyste ?

Premièrement, elle met en doute l'axiome *Toutes les femmes sont bêtes*, elle fait vaciller son sens enraciné et inconscient. En effet, la phrase, issue du discours de l'Autre parental, a été avalée, tout entière, tout brute, et l'analysant l'a fait passer dans son propre discours comme vérité originaire.

Deuxièmement, l'intervention introduit une coupure dans l'énoncé hermétique, dégageant le signifiant S_1 « femme » du signifiant S_2 « bête ». Autrement dit, cela isole S_1 grâce à l'incision de son lien creux et pseudo-logique avec S_2 .

Troisièmement, cette interprétation n'apporte aucun nouveau signifiant sémantique par rapport aux femmes : c'est le même mot « bête » qui se découvre, grotesque et insensé, dans ses deux significations en français.

Quatrième point, le dit de l'analyste vise et frappe la jouissance incluse dans cette phrase, jouissance jusqu'alors attribuée à l'Autre qui en aurait été l'auteur. La preuve en est que l'intervention produit un affect complexe au niveau du corps, à la fois honte, indignation et rire. C'est alors que l'analyste pose une seconde intervention, en coupant la séance : autre forme de coupure, un acte « reconduisant le sujet à l'opacité de sa jouissance » – « Cela suppose qu'avant d'être bouclée, elle soit coupée » (4).

Au lieu de comprendre, par exemple, l'origine de cette idée et de relancer, encore, le récit des contradictions du discours de l'Autre maternel, l'analyste coupe la séance. Pour le dire autrement, il ne soutient pas la parole susceptible de faire gonfler l'imaginaire, ce qui offre au sujet la possibilité de se confronter à son impasse et au non-sens.

Grâce à l'incision dans la chaîne signifiante, se découvre l'impasse, puisque si l'axiome est vrai, l'analysant se retrouve devant l'*impossible* de s'approprier ce signifiant – être *bête*. Suite à la coupure de ce lien fantasmatique, le soulagement vient à la place de l'indignation et de la honte : avec l'impasse, l'opération tranchante indique aussi la possibilité de s'en sortir avec l'usage du signifiant *femme*, privé de son prédicat, *femme-...*

Le possible féminin

Extraire ce signifiant, isoler son statut particulier, ouvre à la question du féminin. Avec pour conséquence, la relance du travail analytique, l'échec du savoir ayant creusé une place vide, une béance qui rend nécessaire l'élaboration d'un signifiant nouveau.

La chaîne signifiante redémarre, avec nouvelle élaboration de sens pour tenter d'apporter des réponses à la place vacante du savoir – les femmes sont « imprévisibles », « rusées », « compliquées », « ne se comprennent pas », etc. –, illustrant l'une des découvertes fondamentales de Lacan sur la femme « pas-toute » car manque toujours un signifiant pour la désigner. Ce manque, s'il objecte à définir son être, à en boucler la définition, ouvre néanmoins des possibles.

Et l'analyste se tait à nouveau, pour que, comme dans la plupart des séances, l'inconscient-interprète puisse se saisir de ces possibles. « “Vous ne dites rien ?” Sans doute. Se taire est ici un moindre mal. Car interpréter, l'inconscient n'a jamais fait que ça, et il le fait mieux, en règle générale, que l'analyste. Si l'analyste se tait, c'est que l'inconscient interprète. » (5)

En effet, l'inconscient interprète et ses interprétations sont autonomes et pleines de sens. Les formations de l'inconscient offrent une série de signifiants à la place du S_2 destitué : *femme phallique*, *femme asexuée*, *femme-mère*, *femme de l'homme*, *femme qui jouit*, *femme qui souffre*, *femme séductrice*, *femme castrée*... Chaque invention de l'inconscient prétend à la vérité. Jusqu'à ce que la rencontre hasardeuse du non-sens de sa construction ne dévoile l'incomplétude de cette vérité. Pourtant, son incomplétude ne signifie pas qu'elle soit fausse, mensongère : toutes ces versions du féminin sont vraies et fausses à la fois. Cela permet de s'en servir, à condition de s'en passer.

Ce texte est à paraître en langue originale dans le prochain numéro de la *Revue internationale de Psychanalyse*, revue du Champ freudien en langue russe, dont Inga Metreveli coordonne actuellement le comité de rédaction.

1. Miller J.-A., « L'interprétation à l'envers », *La Cause freudienne*, n° 32, février 1996, p.5.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 7.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 6.



Renfort Covid en gériatrie : la psychanalyse appliquée au *care*

par Nathalie Jaudel

Trois jours après l'entrée en vigueur du confinement, l'ARS Île-de-France (1) et la startup MedGo lançaient #RenfortsCovid, une interface permettant de mettre en relation les établissements médico-sociaux et de santé avec des volontaires, professionnels de santé ou non. Je m'y suis inscrite en qualité de psychologue. Une mission à plein temps m'a été proposée dans l'unité de long séjour d'un hôpital gériatrique accueillant des patients atteints de polyopathologies, certains depuis plus de dix ans, d'autres depuis quelques mois à peine – je l'ai acceptée.

J'ai eu beaucoup de chance : l'impératif de rentabilité n'y est pas le seul guide et, grâce à la volonté de la direction, tant médicale qu'administrative, ainsi qu'à l'ingéniosité d'une équipe de pharmacie efficace, l'hôpital a été assez vite aussi bien doté que possible en matériel et en médicaments. Une noria de renforts, bénévoles ou non, a été recrutée : outre les professionnels dont le confinement a interrompu ou modifié la pratique, il y a des retraités, des étudiants, des volontaires du service civique, des intérimaires, des habitants du quartier, des chirurgiens-dentistes, une directrice de crèche, une spécialiste de communication de crise. L'équipe de direction jongle avec les postes, les contrats, les commandes. Les cernes et l'anxiété coexistent avec le calme et la volonté de faire face. Et pour les conséquences financières ? On verra plus tard.

Leur effort est tendu vers un but : assurer la continuité des soins et faire tout leur possible pour éviter de perdre des patients. Leur hantise est ce renoncement mélancoliforme à la vie des personnes très âgées, décrit par le gériatre Jean Carré en 1956, et appelé par lui « syndrome de glissement ». Non reconnu par les classifications internationales, il n'en décrit pas moins une réalité clinique dont tous ceux qui ont la charge de s'occuper des grands vieillards font l'expérience : une forme de retrait suicidaire du sujet privé de toute autonomie, sauf celle de dire « non » – non à l'alimentation, non à l'hydratation, non aux soins – qui n'est pas sans évoquer *l'hospitalisme*, syndrome d'abandon décrit en 1945 par René Spitz chez les tout jeunes enfants.

Ce qui tue

En effet, ce n'est pas seulement du SARS Covid-19 que ces patients, dont la plupart a entre 90 et 100 ans, risquent de mourir en temps de confinement – même si le nombre de ceux atteints ou suspects représentait mi-avril l'équivalent d'un étage sur les trois du service –, mais aussi de désespoir, d'isolement. Le confinement qui les protège les tue. Certains se prostrent, ils se laissent dépérir, ils veulent se suicider, ils se recroquevillent dans leur lit en position fœtale. Ils refusent de manger, de boire, de se lever, d'ouvrir les yeux, de parler.

Souvent très entourés par leurs familles, beaucoup bénéficiaient de visites quotidiennes – de leurs proches ou d'auxiliaires de vie. L'épidémie les prive de cette compagnie, mais aussi des si bien nommées douceurs, des livres, du linge, des produits de beauté, tous témoignages des pensées et bons soins de leurs proches, qu'ils recevaient à intervalles réguliers. Fini, les vies rythmées par le bridge, les ateliers lecture, les ateliers mémoire, l'orthophonie, la kinésithérapie. Fini, les repas pris en commun dans la salle à manger pour ceux qui pouvaient s'y rendre. Fini, les visites du coiffeur, de l'esthéticienne. Fini, les portes ouvertes permettant les visites de chambre à chambre. Fini, les promenades dans le couloir ou le jardin. Beaucoup souffrent d'atteintes cognitives et ne comprennent pas la situation. Telle patiente demande sans cesse pourquoi ce « chikungunya » la prive de la présence de son auxiliaire de vie. Telle autre a rêvé que c'était parce que son fils était en prison qu'il ne venait plus la voir. Tel autre encore adresse, vingt fois par jour, la même question : « Elle va venir, ce soir, ma femme ? » Ils demandent sans relâche par téléphone : « Mais où es-tu ? Pourquoi ne viens-tu pas me voir ? » La réponse, impossible à supporter, ne s'inscrit pas. Ça ne cesse pas de ne pas s'écrire – et leur détresse est immense de se penser délibérément négligés. La décision ne s'est pas fait attendre : dès le 1^{er} avril, sur les trois étages de l'unité de soins de longue durée, le nombre de psychologues est passé d'une à quatre et une escouade de volontaires est venue assurer l'assistance dans la prise des repas.

Une clinique du détail

La clinique qui s'en déduit à peu à voir, en apparence, avec la pratique de la psychanalyse. Elle ne s'en oriente pas moins. C'est une clinique du détail, faite d'inventions souvent minuscules, qui se centre sur le corps et sur les liens – pas sans une attention extrême à tout ce qui, de singularité, demeure.

Ainsi, dès que c'est possible, nous employons nos smartphones personnels pour effectuer des appels vidéo avec les membres de la famille. La direction de l'hôpital a mis en place une plateforme sur laquelle mails ou photos peuvent être envoyés ; ils sont immédiatement imprimés et remis ou lus aux patients. Prendre une demi-heure pour donner un repas, cuiller après cuiller ; s'enquérir des goûts de chacun. Entendre dans la déclaration d'un patient : « à midi, j'irai déjeuner dans la salle à manger » alors qu'il est 16 heures, qu'il ne comprend pas pourquoi il est tenu désormais de manger dans sa chambre — et lui donner alors le bras pour l'emmener, à petits pas, goûter, seul, dans la salle où il a ses habitudes. Trouver sur YouTube – sur recommandation de la famille ou à tâtons – la chanson de Tino Rossi, d'Aznavour, de Piaf ou le chant religieux qui apportera un peu de réconfort, et voir une patiente mutique fredonner, ou une qui refusait jusque-là ne serait-ce que d'ouvrir les yeux accepter, au son de « Je ne regrette rien », de manger à la becquée une partie de son repas. Chantonner des comptines en anglais à la patiente à qui des fragments dans cette langue reviennent comme un babil.

Masser un dos, un crâne ou des épaules, tenir et caresser une main. Insister pour que les techniciens en charge des matelas anti-escarres se déplacent pour mettre fin à la sonnerie récurrente du compresseur du lit d'une patiente.

Organiser des rendez-vous téléphoniques avec les familles, même très nombreuses ; laisser à chacun le temps de parler, à sa façon, à celle qui n'a plus que quelques heures à vivre, en tenant près de son oreille le combiné qu'elle ne peut plus prendre en main, sans savoir ou non si quelque chose de ces paroles lui parvient. Laisser celui de ses fils qui veut la voir *via* FaceTime, malgré le masque à oxygène, la voir, et celui qui ne le désire pas, ne pas la voir.

Entendre aussi et transmettre à l'équipe médicale le poids, même venant d'une patiente atteinte de démence, de son « Est-ce bien nécessaire ? » en réponse à la question « Votre fille voudrait vous parler, souhaitez-vous que je lui téléphone ? » Faire faire à telle patiente victime d'un AVC ses exercices quotidiens d'orthophonie, à telle autre ceux de l'atelier mémoire dont l'interruption l'attriste tant. Signaler au médecin que telle patiente a oublié la date de son mariage et la date du décès de son mari – tous signes de confusion évocateurs d'une infection par le Covid-19 chez la personne âgée.

Recommander que l'anxiolytique prescrit si besoin soit systématiquement donné à cette patiente qui insulte l'équipe et détruit tout dans sa chambre – et, une fois le médicament ayant fait effet, lui lire Borgès en espagnol. S'apercevoir, après quelques jours émaillés à nouveau de crises clastiques, que la blouse blanche médicale est un facteur déclenchant et proposer alors qu'un neuroleptique soit inclus dans le traitement. Demander le changement d'une protection souillée ; nettoyer la boisson renversée sur la tablette ; transmettre les plaintes à propos d'une douleur.

Rassurer ; savoir se taire ; s'apercevoir qu'il ne sert à rien d'élever la voix pour parler à cette patiente, car ce n'est pas la surdité qui est cause de son absence de réponse. Supporter sans trop d'angoisse, mais sans indifférence, les « Je veux mourir », « Je vais me suicider ». Désangoisser quand on peut. Ne pas forcer. S'effacer pour mieux revenir. Dire et redire et redire encore les raisons de l'absence des êtres aimés. Décrire la vie à l'extérieur : les enfants privés d'école, le télétravail, les commerces fermés, les autorisations de déplacement, le grand panneau à l'entrée de l'hôpital qui interdit les visites. Mais dire aussi, parfois : « Oui, votre femme viendra peut-être ce soir », parce que ces paroles apaisent un temps tandis qu'est lancinante l'absence de l'épouse depuis plus de 60 ans. Recommencer souvent — *fail better*.

Objection à l'individualisme de masse

Il a été relevé maintes fois, ces dernières semaines, que la plupart des pays qui ont le mieux pris en charge la pandémie liée au nouveau coronavirus avaient des femmes à leur tête – Taïwan, la Nouvelle-Zélande, l'Allemagne, le Danemark, la Finlande, l'Islande, la Norvège. Sans doute n'est-il pas anodin, non plus, que dans l'hôpital où je travaille, aussi,

l'équipe dirigeante soit entièrement féminine. Car, comme l'a montré Éric Laurent, le *care* – cet intraduisible souci pour autrui où l'« aidant » a à trouver sa place entre « sollicitude, soin, cœur, attentions, prévenance » – est « objection de la particularité » (2).

Ce souci éthique du corps de l'autre, non pas fondé sur des principes abstraits, mais « situé, enraciné dans la complexité du contexte et fondé sur la délibération, le soin et la conservation de la relation avec autrui » a la structure de l'objection féminine à l'universel, au *pousse-à-l'uniformisation*, à « l'individualisme de masse » (3). C'est donc bien de *care* qu'il s'agit – porté à sa puissance seconde par la boussole de l'orientation lacanienne.

1. Agence régionale de santé

2. Laurent É., « Le sujet de la science et la distinction féminine », *La Cause du Désir*, n° 84, mai 2013, p. 23-38, disponible [ici](#).

3. *Ibid.*





Charlotte Perriand et le divan Le Corbusier

par Aurélie Charpentier-Libert

« Tout le monde s'est un jour ou l'autre assis sur un [...] Perriand » (1), sans la savoir.

Traversant les couloirs du métro, je tombe sur la photographie en noir et blanc de ce qui est pour moi et pour de nombreux autres : un divan Le Corbusier – célèbre création que l'on trouve dans certains cabinets d'analystes. Telle une provocation, un nom apparaît en grand au-dessus : Charlotte Perriand. Je reste devant l'affiche un moment pour essayer de comprendre. Comment cette chaise longue serait-elle l'œuvre de cette femme qui m'est inconnue alors qu'elle porte le nom de cet architecte illustre du début du XX^e siècle ?

L'affiche annonce une exposition à la Fondation Louis Vuitton (2) consacrée à son œuvre. J'y découvre son impressionnante modernité mais encore que ses créations et réflexions se retrouvent, presque un siècle plus tard, dans ce qui est devenu « le design » aujourd'hui !

Toutefois durant l'exposition, aucun élément ne me permet de répondre à ma question. Un silence ? Ma curiosité redouble. Comment est-ce possible que cette femme, dont le travail reconnu dans le monde entier a absolument influencé le *design* actuel, ne soit pas connue ? De surcroît, comment son nom se retrouve-t-il remplacé par celui d'un autre ?

Charlotte Perriand se fait pourtant connaître très jeune dans le milieu des arts décoratifs, dès sa sortie de l'école en 1927. On peut même dire qu'elle est révélée en un instant, pour sa création exposée au Salon d'automne : « Le bar sous le toit ». Elle y propose un ameublement en rupture avec les intérieurs bourgeois de l'époque : une cuisine ouverte sur la pièce principale ! Impensable à l'époque. La femme n'est plus repliée dans la solitude de sa cuisine, mais peut recevoir ses amis autour d'un bar, pour boire et danser (elle avait même intégré un phonographe), comme on peut le faire dans les cafés. Son nom apparaît alors dans les revues les plus prestigieuses comme celui d'une artiste avec qui il va falloir compter.

Mais c'est alors qu'au lieu de tirer profit de ce succès et de ce nom, elle remet sa jeune carrière en question et s'apprête à tout quitter. Elle dira plus tard qu'elle découvrirait à cette occasion « avec effroi le snobisme lié à la réussite » (3). Et d'ajouter : « J'étais jeune, "voire la plus belle, la plus talentueuse", je ne pouvais que chuter de mon piédestal, et j'étais sans programme, sans projet ». Elle pense que ce succès n'a aucun sens, et même qu'il n'est pas juste (4). Elle remet donc d'un coup en question sa carrière dans le milieu et confie son désarroi à son ami Jean Fouquet. Elle va jusqu'à envisager de devenir ingénieur agronome en s'inscrivant à l'école Grignon, ce qui la ramènerait à la campagne et au grand air de son enfance. Mais son ami coupe court à ses idées et lui donne à lire deux ouvrages de Le Corbusier sur les arts décoratifs et l'architecture. Elle est conquise par sa pensée, ses idées : « La lecture de ces deux livres fut pour moi un éblouissement. Ils me faisaient franchir le mur qui obstruait l'avenir » (5). Sa rencontre avec Le Corbusier est pour elle « une naissance à la vie » (6). Comment mieux dire la contingence d'une rencontre ? Là où le succès très tôt rencontré la laisse égarée, elle trouve à s'orienter par la rencontre des idées et du génie de cet homme.

C'est ainsi qu'elle frappe à la porte de l'étude de Le Corbusier et de Pierre Jeanneret, rue de Sèvres, afin d'y travailler. Revenant sur ce moment décisif (7), elle se demande si « *Corbu* » connaissait son « Bar sous le toit », car il la renvoie aussitôt. Cependant, il lui écrit quelques jours plus tard pour lui proposer de venir travailler chez lui, tout en la prévenant : « ici on ne brode pas des coussins ». « Un peu misogyne peut-être » (8) son cher Corbu, commente-t-elle du bout des lèvres.

Cette remarque désobligeante semble toucher le point précis de l'orientation contre laquelle elle se situe depuis ses plus jeunes années. Elle qui fonde son travail contre les techniques traditionnelles telle la tapisserie vendue faubourg Saint-Antoine, crée des meubles avec des tubes de métal issus de l'aéronautique et revendique son côté masculin. Elle qui se vante de ne jamais avoir joué à la poupée, se coiffe « à la garçonne », met en avant son goût pour les voitures, et porte comme collier « [s]on roulement à billes » ! Tout porte à croire qu'elle ne vient pas faire de la tapisserie. On peut penser que, précisément par cette phrase, elle trouve à se situer, parfaitement à sa place, dans cette étude.

Si tout le monde connaît et reconnaît Le Corbusier pour ses travaux, sa personnalité difficile, non moins connue, lui vaut d'être fort décrié. Certes, en engageant C. Perriand, il lui offre la chance de se former à l'architecture auprès de lui. Mais en lui confiant la partie ameublement, il sait que son talent certain, elle pourrait aussi redorer son blason, alors qu'il vient de subir de lourds déboires artistiques.

C. Perriand évoque le moment où, après qu'elle a travaillé avec acharnement durant des semaines à la création et la construction de la chaise longue à bascule – le divan de l'affiche – et de la chaise à dossier basculant, Le Corbusier émet ce commentaire : « ils sont coquets ». Cette remarque, un brin misogyne, souligne la méfiance, ou pire, qu'il pouvait manifester envers sa jeune collègue, ce qui finira par la faire quitter l'étude.

Aujourd'hui encore, seul le nom Le Corbusier signe les fauteuils Perriand et en garantit l'originalité, de même pour la fameuse chaise longue à bascule nommée, chez Casina, LC4. Le nom de la femme est effacé.

Cependant, à aucun moment, cette aventurière passionnée pas son travail ne s'attarde sur l'analyse de ses sentiments ni de ses ressentiments. Elle agit, elle crée, elle aime le travail collectif avec ses camarades. De ces années « au couvent », comme elle appelle l'atelier rue de Sèvres, elle insiste sur le travail réalisé « ensemble ». Ses mémoires ou ses interventions diverses sont constitués d'explications de ses travaux, des idées qu'elle y met et qu'elle veut servir. Rares sont les confidences sur sa vie privée, quelques mots suffisent. Comme pour sa liaison avec Pierre Jeanneret, le cousin de Le Corbusier...

Lorsqu'elle revient sur ses désaccords et sa rupture douloureuse avec l'atelier de Le Corbusier, elle ne cache pas l'impossibilité de continuer à faire équipe avec lui, qui la suspecte sans cesse d'œuvrer dans son dos et de vouloir lui nuire. Elle n'entre pourtant jamais dans des reproches passionnés et témoigne même jusqu'à la fin de ses jours de son admiration, soulignant son génie.

En découvrant l'exposition à la Fondation, j'imaginai je ne sais quelle histoire d'amour qui viendrait éclairer l'effacement de sa signature par Le Corbusier. Telle Camille Claudel, longtemps oubliée sous la figure de son maître Rodin. Je me représentais une petite histoire, un fait marquant, qui allait expliquer, disons-le, cette injustice. Mais à mesure que je découvre ce qu'elle a fait de sa vie, je m'aperçois que ce détail n'existe pas. À aucun moment elle n'évoque ainsi l'appropriation de ses œuvres par son « vieux *Corbu* ». Elle n'en fait pas cas.

Charlotte Perriand dit de leur séparation que leur histoire avait été tellement belle que ça ne pouvait être mieux, citant un mythe rapporté du Japon où l'on se jette dans le cratère d'un volcan à la fin d'un amour car on ne peut imaginer rien de plus beau. Elle formule pourtant le regret d'être partie en détruisant tout ! (9) Quel sens attribuer à cet unique regret ? À de nombreuses reprises et jusque dans les derniers jours de sa vie, elle affirme ne jamais revenir sur ses pas... de peur d'être déçue.

Sa relation à Le Corbusier se lit dans et entre les lignes. On peut faire mille interprétations sur les raisons pour lesquelles elle a laissé son nom être ainsi gommé par cet homme adoré et craint. Mais elle-même ne se prête pas à ce jeu, restant d'une rigueur extrême, ne traitant jusqu'à la fin de sa vie que de son travail.

Laure Adler dresse ce constat général : « l'histoire des femmes est ainsi faite [...] de substitutions de leurs créations par des maris, des compagnons [...], quelques fois, de consentement plus ou moins conscient [...] des femmes elles-mêmes à leur propre effacement » (10). Comment lire ce consentement ?

J.-A. Miller souligne la position du mâle, qui se voit complet, menacé par l'Autre sexe, qui lui apparaît « comme marqué d'une irrémédiable incomplétude » (11) qui se révèle comme une « illimitation », un désir qui passe par un amour sans limite « parce qu'il est au-delà, précisément au-delà de l'avoir ». Ainsi, à rebours d'un regard féministe qui voudrait lutter pour la reconnaissance de toutes, ne peut-on voir plutôt dans la position de Charlotte Perriand un consentement certes, mais en ce qu'il est constitutif de sa solution féminine

singulière ? C'est-à-dire une manière singulière de continuer d'inventer à partir d'une position féminine – jamais réductible à une forme pleine. Est-ce à dire que son consentement à sa position féminine passe par un certain effacement ? Cette femme de vingt-trois ans, qui se retrouve égarée dans la solitude du succès, ne trouve-t-elle pas dans sa rencontre avec Le Corbusier, une façon d'être *pas-toute* ? Pas toute dans la solitude, pas toute dans le succès. Ceci, loin de la brimer, lui permet en s'effaçant derrière le nom du partenaire, de s'arrimer.

Elle se voyait enfermée quand son nom avait soudain pris consistance. Œuvrer sous le nom du partenaire lui ouvre, semble-t-il, une liberté nouvelle. Le partenaire apporte l'idéal comme la limite, ce qui « libère une audace » (12). Elle trouve, par là même, une position subjective de femme libre qui crée.

1. Barsac J., l'un des commissaires de l'exposition « Le nouveau monde de Charlotte Perriand », cité par Jaeglé Y., « Charlotte Perriand, celle qui a révolutionné nos intérieurs, à la Fondation Louis Vuitton », *Le Parisien*, 2 octobre 2019, disponible [ici](#).

2. « Le nouveau monde de Charlotte Perriand », exposition, Fondation Louis Vuitton, octobre 2019-février 2020.

3. Perriand C., *Une vie de création*, éd. Odile Jacob, 1998, p. 27

4. Cf. *ibid.*

5. *Ibid.*, p. 28.

6. Perriand C., entretiens avec Paule Chavasse, *À voix nue*, France Culture, 1984, rediff. 1999.

7. Cf. *ibid.*

8. *Ibid.*

9. Cf. *ibid.*

10. Adler L., *Charlotte Perriand*, Gallimard, Paris, 2019, p. 111.

11. Miller J.-A., « Un répartition sexuel », *Quarto*, n°40, 1999, p.7.

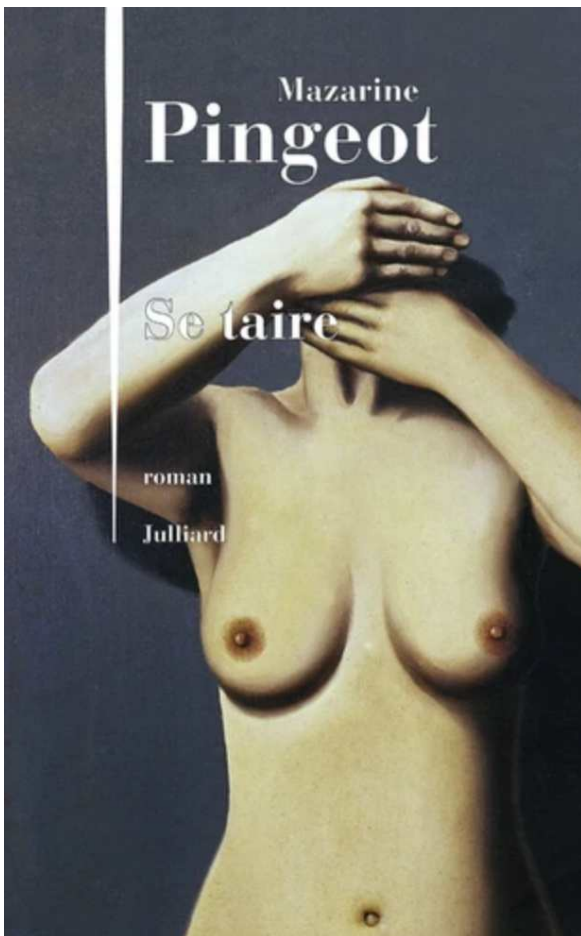
12. *Ibid.*



LECTURES

Se taire

par Alice Ha Pham



Qui tacet consentire videtur.

Mazarine Pingeot, dans son dernier roman, *Se taire* (1), lie des thèmes qui lui sont chers – à savoir le silence et le poids du secret – avec l’actualité brûlante du mouvement de libération de la parole des femmes. Pour se faire, elle s’est inspirée de l’histoire des unes et des autres – dont celle de sa nièce – sans pour autant revendiquer de porter la parole des femmes. C’est d’ailleurs le truchement de la fiction qui lui permet de le faire. Avant même les révélations d’Adèle Haenel (2) (fin 2019) ou de celles de Vanessa Springora (début 2020) dans son incontournable *Le Consentement* (3), Mazarine Pingeot attrapait ce débat crucial autour du binaire parler/se taire.

Dans cette fiction, l’auteure nous invite à réfléchir sur l’envers de cette dénonciation à tout va, amorcée en 2017 par le mouvement #MeToo, car d’aucunes préfèrent se taire. Mais *se taire*, par référence à l’adage en exergue, est-ce consentir ? Le roman nous enseigne sur ce point, nous fraie une voie (4).

Mathilde, la narratrice, toute jeune, fait une mauvaise rencontre. Lors de son premier *shooting*, elle se laisse impressionner par l’homme, une sommité politique, qu’elle doit photographier. Il la viole sans vergogne. Mathilde, sidérée et terrorisée, ne se défend pas. Pire – et là se loge sa culpabilité –, elle prend les photos de l’homme après avoir subi l’agression. Cet événement traumatique, d’une grande violence, laisse alors à jamais, dans son corps, sa trace indélébile. Pour autant, elle n’a pas d’emblée l’idée de *parler*. Appartenant à une célèbre famille, Mathilde sait, de toujours, *se taire* pour ne pas faire de vagues : « j’ai été programmée pour ne pas faire scandale » (5). Mieux vaut ne rien dire, pour elle, pour son père, pour sa famille : le discours *du clan* finit, si toutefois c’était encore nécessaire, de la convaincre de garder le silence. Peu de chose le scelle définitivement, car il est là, en elle depuis longtemps. « Bien avant (...) il y a quelque chose qui t’a éteinte », lui dit si justement sa sœur aînée, protectrice et féministe endurcie à la mode roller derby. Ce « quelque chose » a trait à sa féminité, qu’elle ne sent pas sienne et à laquelle elle n’a pas consenti.

Le silence, autour duquel se noue sa position subjective, l'entraîne dans un tel débousolement, qu'elle ne réussit plus à reprendre pieds. Le *se taire* est dorénavant aux commandes. Ses choix de vie se font tels une commémoration de ce silence. Le programme de jouissance, par lui initié, installe inexorablement sa logique mortifère. Au fil des pages, le roman ne cesse de déplier la position de ravage dans laquelle s'enferme la narratrice. L'homme qu'elle choisit comme compagnon a juste ce qui faut de désir et de mépris pour elle : « Je suis élue et méprisée (à ma juste valeur) », dit-elle, « j'endosse ce rôle dès le premier soir » (6).

Lorsque, des années plus tard, l'affaire, ressortie par des journalistes sans scrupules, voit le jour, Mathilde se tait encore, se confine même, *se terre*. Elle cesse de travailler et se recroqueville autour de ce silence mortifère, se laissant agressée cette fois par les journalistes, les féministes et toutes sortes d'individus déchaînés qui pensent savoir quelque chose sur la parole et la vérité. On lui reproche son silence, ce que, sans chercher à se justifier, elle interprète ainsi : « Je renonce à lutter pour *les femmes*, je n'attaque pas *les hommes*, je ne dénonce pas *le système*, je donne raison à la domination masculine. » (7)

Seul le devenir mère semble réveiller quelque peu Mathilde, moment charnière qui la décide – non sans l'aide de sa sœur qui veut un peu trop son bien – à se séparer du compagnon devenu violent. Quelque chose en elle la pousse alors à agir. Elle n'est plus seulement une jeune femme violée, mais une mère qui prend ses responsabilités. Est-ce par sa position de mère qu'elle consent à devenir femme ? « C'est à moi de le faire. S'il y a une discussion à avoir, je suis la seule à pouvoir la conduire, s'il y a une réparation à demander, il n'y a que moi qui puisse l'exiger. » Et de souligner : « ça n'aurait pas dû être perdu dans les silences successifs, et les arguties juridiques, trop de bruits et trop de silence, c'est un mauvais cocktail » (8).

Mazarine Pingeot choisit une forme de récit étiré, sorte d'épopée triste dans laquelle chaque acte, chaque choix semble entraîner un peu plus la narratrice vers le pathos de son existence. Mathilde peine, en effet, à se frayer un chemin dans la vie. Et si l'auteure nous laisse en quelque sorte décider du dénouement, elle n'est pas sans sous-entendre que le risque prégnant du silence est le passage à l'acte. À propos de son livre, Mazarine Pingeot dit qu'il comporte une violence qui excède sa propre position. Et c'est justement ce style brutal qui fait entendre, de manière plus vive encore, ce que l'acharnement médiatique peut répéter de violence en faisant à nouveau d'une femme un objet, celui des médias, celui de la toile. À celle qui a choisi de se taire, on ordonne de parler au nom de la Vérité, pour la libération de la parole des femmes..., mais « derrière le brouhaha du monde [continue] la souffrance des femmes » (9).

Si le roman montre combien une femme peut être brisée par un viol, il dit bien davantage, il dit combien le silence est mortifère, il dit combien l'injonction contemporaine « Parle ! » est violente, il dit combien il est difficile – et à vrai dire sans doute impossible sans l'analyse – de faire cesser la jouissance du *se taire*. Il dit que chaque femme affronte différemment *l'attentat sexuel* dont elle a été l'objet, qu'il n'y a pas une manière de faire avec ça, que chaque femme se débrouille avec sa singularité et trouve sa propre solution face à

cela. Mathilde – personnage de fiction – n’est pas Vanessa Springora, elle n’a pas la même histoire, mais surtout n’a pas sa plume, ni son audace, et n’a pas croisé sur sa route un psychanalyste. Comme le souligne pertinemment Clotilde Leguil, « La vérité de la parole et sa libération est en effet l’affaire de la psychanalyse (...), mais il est question d’une vérité du sujet, qui lui est propre, et qui renvoie à son désir inconscient, et non à une vérité collective » (10). Il ne s’agit pas forcément de dire à la justice, aux médias, sur la toile, mais de *bien dire*.

À contre courant du déchaînement d’une certaine libération de la parole des femmes, et sans magnifier le silence, Mazarine Pingeot nous rappelle que dire à tout prix n’est pas une thérapie (11).

1. Pingeot M., *Se taire*, Paris, Julliard, 2019.
2. Haenel A., «#MeToo: L’actrice Adèle Haenel brise un nouveau tabou», Médiapart, 4 novembre 2019.
3. Springora V., *Le Consentement*, Paris, Grasset, 2020.
4. Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein » (1965), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.192-193.
5. Pingeot M., *Se taire, op. cit.*, p.26.
6. *Ibid.*, p.98 & 101.
7. *Ibid.*, p.259.
8. *Ibid.*, p.268.
9. *Ibid.*, p.18.
10. Leguil C., « Mondialisation de la parole féminine et déchaînement de la vérité », *Ornicar ? n°52* – « *Dark Continent* », Paris, Navarin, 2018, p. 162.
11. Pingeot M., *Matin Première* sur rtbf, septembre 2019, disponible [ici](#).



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI